

Saint Ignace de LOYOLA

MAXIMES ET SENTENCES



MAXIMES ET SENTENCES

Saint Ignace de LOYOLA

MAXIMES ET SENTENCES



Reconquista Press

Maximes et sentences

Cet opuscule reprend la première partie du livre *Les Maximes de S. Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, avec Les Sentiments de S. François Xavier de la même Compagnie* compilé par le R.P. Dominique Bouhours et initialement publié chez Sébastien Mabre-Cramoisy à Paris en 1683. La section « Sentences et paroles remarquables », proposée en complément, est empruntée au troisième tome de l'ouvrage de l'abbé Grimes intitulé *Esprit des saints les plus illustres*, paru chez Hénault à Toulouse en 1845. La notice biographique provient elle du second tome de l'ouvrage du P. René Moreau *Saints et saintes de Dieu, lectures quotidiennes* publié par Alfred Mame et fils à Tours en 1925.

Édition numérique réalisée et mise gracieusement à disposition par les éditions Reconquista Press (2025).

www.reconquistapress.com

SAINT IGNACE DE LOYOLA

(1491-1556)

Le 18 avril 1521, à la diète de Worms, Luther jetait le masque ; il affirmait que sa doctrine lui avait été révélée et prenait définitivement figure de révolté. Le 20 mai suivant, sur la brèche de la citadelle de Pampelune, Dieu saisissait le champion qu'il s'était choisi contre la prétendue réforme et, en l'arrachant au monde, commençait à le marquer de son empreinte.

Ce champion, c'était un capitaine de trente ans, renommé pour sa bravoure, mais aussi pour son élégance mondaine et son ardeur au plaisir. Il se nommait Ignace de Loyola et, dernier des treize enfants de Beltrán Yáñez de Oñas et de Marina Sáenz de Licona, était né, on ne sait quel jour de l'an 1491, au château dont il portait le nom, en Biscaye. D'abord, à quinze ans, page du roi de Castille Ferdinand le Catholique, puis officier au service du duc de Navarre, son parent, il n'avait mené que la vie de la Cour et celle des camps, et n'avait guère donné d'attention ni aux lettres ni à la piété, chrétien du reste à la foi profonde, comme l'était de son temps tout Espagnol.

Or en 1521 il commandait la garnison de Pampelune, lorsque les Français, en guerre contre Charles-Quint, vinrent assiéger cette ville. La défense de la citadelle, inspirée par Ignace, fut héroïque ; mais quand un boulet eut étendu à terre le jeune capitaine, la cuisse droite brisée, il fallut capituler. Dans leur estime pour son courage, les vainqueurs transportèrent eux-mêmes le blessé au château de Loyola. La fracture

mal réduite, celui-ci, plutôt que de rester boiteux, osa bien se faire artificiellement casser de nouveau la jambe pour qu'on pût la guérir d'une manière plus satisfaisante à sa vanité. Mais l'opération tourna mal ; les médecins désespérèrent de sauver même la vie. Ignace fût mort si, une nuit, le Prince des Apôtres, qu'il honorait spécialement, n'était venu lui rendre la santé. Avec celle du corps, il lui donna celle de l'âme. Car pendant sa convalescence, à la lecture de la *Vie des Saints*, entreprise à défaut d'autres, ses yeux s'ouvrirent ; il comprit que jusqu'alors il avait fait fausse route ; et sur la trace de ses nouveaux modèles il entra résolument dans la voie de la perfection.

Mais dès le début il y marche à pas de géant. La gloire, le plaisir, l'honneur mondain, l'amour de la famille même, il sacrifie tout. Il quitte Loyola ; il vient à la fameuse abbaye de Montserrat, où d'abord il fait une confession générale ; où il veut ensuite avoir sa veillée d'armes aux pieds de Marie, à qui il consacre son épée et sa dague de chevalier ; puis il se rend à la petite ville de Manrèse, revêtu d'un sac, les reins ceints d'une corde, et s'enfonce dans une grotte distante de six cents pas de toute habitation. C'est là qu'il va, pendant six mois, mener dans les larmes du repentir et dans les plus cruelles austérités une vie où les révélations célestes, les épreuves spirituelles, les tentations diaboliques, les extases fréquentes et prolongées feront de lui un des maîtres de la vie intérieure les plus expérimentés et les plus suivis. C'est là aussi que, presque sous la dictée de la sainte Vierge, il consigne le résultat de ses méditations et de ses expériences mystiques dans ce livre des *Exercices spirituels* dont on a dit justement qu'il a converti plus d'âmes qu'il ne contient de lettres. C'est là enfin que s'allume dans son cœur ce zèle qui le consumera toute sa vie et donnera naissance

à tant d'œuvres merveilleuses et surtout à la Compagnie de Jésus.

En sortant de Manrèse, Ignace voulut d'abord satisfaire sa piété par un pèlerinage à Rome et à Jérusalem. Il s'en acquitta, mendiant son pain, son asile, sa place sur les vaisseaux, dans des fatigues si cruelles que son visage exténué fit plus d'une fois juger qu'il était atteint de la peste, et c'est pourquoi on le repoussait des villes où il se présentait. Mais quelles consolations payèrent ces épreuves ! quelle joie remplit ses abandons ! quelles extases, à Jérusalem surtout, inondèrent de lumières et de délices son cœur libre de toute attache humaine !

Plus que jamais décidé à se consacrer à la gloire de Dieu par le salut des hommes, Ignace comprenait la nécessité d'acquérir la science sacrée : or il n'avait pas même les éléments des connaissances littéraires. Malgré ses trente-trois ans, il n'hésita pas à se mettre à l'étude, et d'abord à s'asseoir sur les mêmes bancs que les enfants, s'élevant progressivement, à Barcelone, puis à Alcalá, à Salamanque, à Paris enfin, jusqu'au terme des études, à cette *maîtrise ès arts* qui les couronnait et donnait le droit d'enseigner. Mais ce fut au prix d'immenses efforts, de cruelles contradictions. Car son zèle le portait à communiquer aux autres son amour et sa science de Dieu, et à cette époque troublée tout mystique était facilement traité d'hétérodoxe. Ignace connut à deux reprises les prisons de l'Inquisition en Espagne ; à Paris il fut condamné aux verges. Mais les enquêtes prouvaient son orthodoxie et sa sainteté ; remis en liberté, il reprenait ses ardentés exhortations. Ainsi réussit-il, avec le grand moyen de ses *Exercices*, à grouper autour de lui six jeunes étudiants à la tête desquels marchaient ceux qui seraient le bienheureux Pierre Favre et saint François-Xavier. Et le 15 août 1534, dans la chapelle souterraine de Notre-Dame de

Montmartre, aux portes de Paris, pendant la messe célébrée par Pierre Favre, le seul qui fût prêtre alors, devant la sainte Hostie élevée au-dessus de leurs fronts, ils prononcèrent leurs vœux : la Compagnie de Jésus naissait sous les auspices de Marie. Les années suivantes, leur nombre s'augmenta de trois nouvelles conquêtes.

Puis Ignace, contraint par sa santé, prenait le chemin de l'Espagne, après avoir donné rendez-vous à ses amis pour l'année 1537 à Venise : leur dessein était en effet de se rendre à Jérusalem pour y convertir les mahométans et chercher le martyr. Ce voyage, ce séjour à Loyola, non pas dans le château familial, mais à l'hôpital, fut marqué par des actes de vertu, une charité, des miracles, des prédications qui attirèrent tous les cœurs et les rendirent à Dieu. En 1535, Ignace était à Venise et attendait ses compagnons en se livrant à toute sorte d'œuvres de zèle. Enfin, le 8 janvier 1537, il avait la joie de les serrer entre ses bras ; retenu lui-même par ses travaux, il les envoya à Rome s'offrir au Saint-Père. Paul III les reçut favorablement, admira leur science, les bénit, leur accorda la faveur du sacerdoce. Et c'est alors seulement qu'Ignace, âgé de quarante-six ans, reçut l'ordination sacerdotale. Mais il voulut encore qu'une préparation de dix-huit mois de prières et de pénitences l'amenât à sa première messe : il la célébra à Rome, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, le 25 décembre 1538.

Car les dix amis avaient dû renoncer à passer en Palestine : la guerre du sultan et de Venise rendait la navigation impossible. Ils décidèrent donc de se consacrer au service de l'Église selon les directions que leur donnerait le Pape et partirent pour les lui demander. C'est pendant ce voyage, à quelques milles de Rome, au lieu dit *La Storta*, qu'Ignace, entré dans une église, eut une vision célèbre. Notre-Seigneur se présenta à lui

chargé de sa croix ; Dieu le Père offrait à Jésus le vaillant apôtre pour être son fidèle suivant. Et Jésus, regardant Ignace avec bonté, lui disait : « Oui, je veux que tu sois mon serviteur. » Et il ajouta : « À Rome je vous serai propice. »

Jésus fut en effet propice à ses *compagnons* ; mais il ne le leur épargna pas les épreuves. Si les papes Paul III, Jules III, Marcel II, montraient à l'Ordre nouveau une bienveillance égale, affirmée par les plus hautes approbations et l'octroi de précieux privilèges, il n'était pas en leur pouvoir, non plus qu'en celui d'Ignace, d'écarter d'abord tous les obstacles, de vaincre toutes les préventions, de désarmer toutes les inimitiés. Cependant, avec une énergie douce, mais inlassable, tranquille et discrète, mais toujours enfin victorieuse, le *compagnon de Jésus* poursuivait ses desseins *pour la plus grande gloire de Dieu*. En 1538, à la Trinité-des-Monts, il avait, avec ses fils spirituels, jeté les bases de leur Ordre. Puis il commença la rédaction de ces *Constitutions*, où il déploya tout l'effort de la raison humaine, mais aussi toutes les ressources de la prière et de la méditation, où il n'eut jamais en vue que la gloire et le service divin, où, selon les traditions les plus autorisées, il eut comme collaborateurs, dans des extases et des apparitions répétées, la très sainte Vierge, Notre-Seigneur et Dieu le Père lui-même ; — ces *Constitutions* louées par les plus éminents esprits, dont Richelieu disait qu'avec elles il gouvernerait le monde, et qui ont plus ou moins inspiré les règles de presque toutes les congrégations religieuses fondées depuis le XVI^e siècle.

En même temps qu'il formait l'esprit de ses enfants, dont le nombre se multipliait de façon merveilleuse, lui-même il s'adonnait au service des âmes. Il prêchait, il confessait, il faisait le catéchisme aux humbles, il venait au secours de toutes les misères. Avec une déli-

catesse de charité qu'on n'a pas assez notée dans ce caractère énergique et fort, non seulement il entourait de ses soins les fils que Dieu lui amenait sans cesse, veillant certes à leurs besoins, mais même à leur bien-être et — le croirait-on ? — à leurs légitimes distractions ; mais encore il secourait les pauvretés cachées et honteuses par des bienfaits secrets et souvent anonymes. Il fondait, pour la préservation des jeunes filles, l'œuvre de Sainte-Catherine ; pour les repenties, l'asile de Sainte-Marthe ; pour les infidèles et les juifs, des catéchuménats ; pour l'évangélisation des protestants d'Allemagne, le Collège germanique ; il promouvait l'étude des lettres par les collèges dont il semait le monde, celle de la théologie et de la philosophie par la création du Collège romain et de nombreuses universités ; il pourchassait le protestantisme en Allemagne, en France, en Irlande ; il travaillait à la réforme des mœurs, partout et spécialement dans le clergé. Enfin les missions chez les infidèles étaient son souci continu, dont l'envoi de Xavier aux Indes, au Japon, en Chine est la plus illustre invention. Aussi Henri II en France, Jean III en Portugal, Charles-Quint en Espagne, Ferdinand I^{er} en Allemagne, lui donnaient leur vénération et leur protection. Et lorsqu'il mourut, la Compagnie de Jésus comptait déjà treize provinces régulièrement constituées et cent trois maisons ou collèges.

Tant de travaux n'allaient pas sans être entravés par de nombreuses épreuves, par des persécutions qui s'attaquaient soit à Ignace lui-même, soit à ses œuvres. Il est bien rare qu'il les ait combattues en faisant appel à l'autorité du pape ; c'est qu'alors il jugeait la lutte commandée par la gloire de Dieu. D'ordinaire son arme était l'humilité, la patience, un redoublement de charité : sa confiance était toute en Dieu ; il savait, par

l'exemple de son divin Maître, que l'humiliation et la souffrance sauvent le monde.

Humilité, humiliation, c'est la vertu, c'est la passion d'Ignace. Il exerçait l'une, il cherchait l'autre avec la même ardeur que, dans sa jeunesse, le courage et la gloire. Humilité patiente et douce, génératrice de charité, empressée et tendre ; humiliation qu'il aimait comme son seul trésor, dont il avait vécu depuis sa conversion et dans laquelle il voulut mourir.

Après s'être épuisé de travaux incessants, l'heure du repos vint pour lui en 1556. Il le sentait, il le savait mieux que ses fils ; mais il s'abandonnait à eux. Ils voulurent l'envoyer à la campagne ; il acquiesça ; on le fit revenir à Rome ; il obéit en souriant. Cependant son vœu était de mourir obscurément, seul avec Dieu, comme avait fait Xavier. Il ne dit point la certitude qu'il avait de sa mort toute proche ; mais il désira recevoir une dernière bénédiction du pape. On lui dit que rien ne pressait, et sans insister il attendit. Du moins il se confessa une fois encore, il reçut la sainte Eucharistie et se tint prêt à l'appel, vaillant comme le fidèle serviteur. L'appel se fit entendre à l'aube du 31 juillet. Les Pères, accourus à son chevet, le trouvèrent mains jointes, les yeux au ciel, près d'expirer. L'agonie fut courte, calme, remplie par la prière ; vers 6 heures, il parut s'endormir. C'était la vie éternelle qui s'ouvrait pour sa grande âme.

P. René Moreau, s.j.



AVANT-PROPOS

Comme le Bienheureux Fondateur de la Compagnie de Jésus a eu en partage le don de sagesse, et que Dieu, qui en voulait faire un grand maître de la vie spirituelle, lui a révélé lui-même les secrets du ciel, ses *Maximes* sont des règles sûres pour se bien conduire dans le chemin du salut et dans les voies de la perfection. Elles n'ont en effet rien que de solide, que de raisonnable ; et pour peu que chacun veuille les examiner, il jugera qu'elles viennent de l'esprit de Dieu, et qu'elles sont le fruit d'une expérience consommée en ce qui regarde la vie intérieure.

La plupart ont été extraites du livre de ses *Exercices spirituels*, de quelques-unes de ses *Lettres*, et des *Constitutions de la Compagnie de Jésus*. Le reste est venu à nous par les premiers Enfants de ce glorieux Patriarche. Car ils ont recueilli eux-mêmes de sa bouche ses principales *Maximes*, et les ont laissées ou de vive voix ou par écrit à ceux qui les ont suivis comme le plus riche héritage de leur Père.

R.P. Dominique Bouhours, s.j.



I MAXIMES POUR LA CONDUITE DES CHRÉTIENS EN GÉNÉRAL

I

Les vrais chrétiens doivent se soumettre aux décisions de l'Église avec une simplicité d'enfant. Il faut se bien persuader pour cela que c'est l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui anime l'Église son épouse, et que le même Dieu, qui donna autrefois les préceptes aux Israélites, gouverne aujourd'hui la société des fidèles.

Bien loin d'improver ce qui est en usage parmi les catholiques, on doit avoir toujours des raisons prêtes pour les défendre contre les impies et les libertins.

II

Quelqu'éclairés que nous soyons, nous ne devons jamais juger des choses divines par des vues humaines ; mais nous devons toujours soumettre notre jugement aux principes de la foi et à l'autorité de l'Église, n'étant pas juste que les choses certaines soient réglées par celles qui sont douteuses ; et étant raisonnable, au contraire, que les choses douteuses se décident par celles qui sont certaines.

III

Tout ce qui vient des hérétiques doit être suspect, les livres surtout, quelque bons qu'ils soient. Car, quand on lit un livre d'un méchant homme, on

s'affectionne insensiblement à l'auteur, jusqu'à croire quelquefois que tout ce qu'il a écrit est raisonnable et orthodoxe.

IV

S'il n'y avait point d'autre vie que la vie présente ni d'autre gloire que celle du monde, on aurait peut-être raison de ne songer qu'à paraître et à s'élever parmi les hommes ; mais y ayant une éternité, comme il y en a une assurément, à quoi pense-t-on de borner ici ses désirs ? et pourquoi préférer ce qui passe comme un songe à ce qui ne finira jamais ?

V

Puisque nous ne sommes pas sur la terre pour goûter les plaisirs des sens ni pour acquérir des richesses, de la gloire, des connaissances curieuses, mais que l'homme a été créé pour servir le Seigneur son Dieu, et que toutes les créatures ont été faites pour conduire l'homme à sa fin, nous ne devons rechercher les choses du monde ni en user qu'autant qu'elles nous aident à honorer et à aimer Dieu.

VI

Les choses qui servent de moyens pour une fin tirent tout leur prix, non pas de ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais de ce qu'elles sont en regard de la fin où elles se rapportent. Il faut donc juger des richesses et de la pauvreté, de la gloire et de l'humiliation, de la santé et de la maladie, non par le bien ou par le mal que nous en recevons dans la vie présente, mais par les avantages qu'elles nous donnent ou par le tort qu'elles nous font pour l'éternité.

VII

Nous devons encore nous tenir dans une parfaite indifférence à l'égard de toutes ces choses, en sorte que nous ne cherchions pas plutôt la santé que la maladie, que nous ne préférions pas les richesses à la pauvreté, l'honneur au mépris, une vie longue à une vie courte. Si nous avons cependant à nous déterminer d'un côté plutôt que d'un autre, la raison veut que nous choisissions ce qui nous mène droit à notre fin.

VIII

L'examen particulier est un des plus sûrs moyens de réformer une âme mondaine. Il consiste à faire la guerre au vice qui nous domine davantage, en l'attaquant seul, en le combattant sans relâche par une attention continuelle sur soi-même pour n'y pas tomber et par un retour douloureux vers Dieu toutes les fois qu'on y tombe.

IX

Il y a peu de gens qui comprennent bien ce que Dieu ferait d'eux s'ils le laissaient faire. Un tronc d'arbre rude et informe devient une belle statue entre les mains du sculpteur. Plusieurs vivent à peine en chrétiens, qui seraient des saints s'ils ne s'opposaient point aux desseins de Dieu et aux opérations de la grâce.

X

Il ne faut pas se laisser séduire par un certain zèle qui nous rend inquiets sur les désordres du monde. Nous devons commencer par nous réformer nous-mêmes, et voir ensuite, pour ce qui regarde les autres, de quoi Dieu nous demandera compte au jour du jugement.

XI

On n'a pas raison de se plaindre des infidélités du monde ; il n'a fait en nous trompant que ce qu'il a coutume de faire. Ou plutôt, ce n'est pas nous avoir trompés proprement que de nous avoir fait connaître combien les espérances y sont mal fondées. Au contraire, ce monde ingrat et qui récompense si mal nos services, nous avertit lui-même que nous devons le quitter.

XII

Il n'y a rien de plus important que le choix d'un état ou d'une forme de vie ; et voici les temps qui sont propres pour faire ce choix :

1^o quand Dieu touche tellement le cœur qu'il ne reste pas le moindre doute que ce ne soit une vocation divine, ainsi qu'il est arrivé à saint Matthieu, à saint Paul et à quelques autres ;

2^o quand l'impression de la grâce n'est pas si forte, mais qu'elle l'est néanmoins assez pour donner une espèce d'assurance que c'est le Saint-Esprit qui nous appelle ;

3^o quand l'âme, éclairée des lumières de la foi et exempte des troubles qui peuvent lui faire faire de faux jugements, est en état de résoudre ce qui lui sera le meilleur pour son salut.

XIII

Celui qui consulte Dieu pour savoir ce que Dieu veut de lui, soit dans le choix d'un état de vie, soit en d'autres choses qui regardent son salut, doit d'abord se mettre devant les yeux la fin pour laquelle il a été créé, et se tenir autant qu'il pourra en une parfaite indifférence à l'égard de la chose dont il délibère, sans pencher ni d'un côté ni de l'autre, dans la disposition néanmoins d'embrasser généreusement ce qu'il con-

naîtra le plus convenable à la gloire de Dieu et au salut de son âme.

Ensuite, ayant demandé humblement à Dieu sa lumière sur l'affaire dont il s'agit, il doit chercher les raisons qui sont pour et contre, les opposer les unes aux autres, pesant la force de chacune, les regardant toutes dans la vue de l'éternité et dans le rapport qu'elles ont à la dernière fin de l'homme. Que si après cette discussion il reste quelque doute touchant le parti qu'on a à prendre, il faudra penser devant Dieu ce que l'on conseillera à un autre en telle rencontre, et ce que l'on voudrait avoir fait soi-même à l'heure de la mort et au jour du jugement.

XIV

Si nous sommes une fois engagés dans une condition fixe et immuable, telle qu'est la prêtrise ou le mariage, il ne faut plus raisonner sur le parti qu'on a pris, quand même notre engagement se serait fait par des motifs fort humains ; mais il faut travailler à acquérir la perfection que demande l'état où nous sommes.

XV

Pour ne prendre point de mauvais parti en ses propres affaires, il est à propos de les regarder comme si c'étaient les affaires d'autrui, et en juger sans nul intérêt. Mais, après avoir considéré la chose dont il s'agit selon toutes les règles de la prudence, il ne faut rien conclure qu'on ne l'ait examinée devant Dieu selon les principes de la foi, car il arrive souvent qu'avec toutes les vues de la prudence humaine on ne peut discerner les choses que la prière humble et fervente fait connaître, ou que la lumière des vérités éternelles manifeste d'elle-même.

XVI

Celui qui n'est pas appelé de Dieu à ce sublime et premier degré de la perfection, qui consiste à ne posséder rien en ce monde, doit s'efforcer de parvenir au second, qui consiste à n'être pas esclave de ce qu'on possède. Si nous ne quittons pas nos biens pour l'amour de Dieu, il faut du moins en avoir le cœur détaché et en faire un bon usage.

XVII

Quand nous sacrifions nos intérêts au service de Dieu, il avance plus nos affaires que nous n'aurions fait nous-mêmes si nous avions préféré nos intérêts à son service.

XVIII

Pour ne pas condamner plusieurs actions du prochain qui paraissent criminelles, il faut avoir recours à l'intention qui est souvent innocente. Mais quand l'action est si évidemment mauvaise qu'on n'y peut donner un bon sens, il faut l'excuser sur la violence de la tentation, et nous dire en même temps à nous-mêmes que nous en ferions autant si nous étions tentés de la sorte, que nous ferions peut-être pire dans une tentation plus légère.



II MAXIMES POUR LA CONDUITE DES PERSONNES QUI FONT PROFESSION DE PIÉTÉ

I

Sans une inspiration évidente du Saint-Esprit, on ne doit point prendre des voies écartées pour s'avancer dans la perfection chrétienne. Il faut renoncer tout à fait au monde ou y vivre selon son état. La véritable vertu consiste à remplir les devoirs de l'état où Dieu nous a mis, et nous sommes dans l'erreur si nous ne voulons être saints de la manière dont Dieu veut que nous le soyons.

II

Quand Dieu nous a marqué une voie, il faut la suivre fidèlement, et se garder bien d'en prendre une autre, sous prétexte qu'elle semble plus droite et plus sûre.

III

Quand le démon ne peut retirer une âme de l'état qu'elle a embrassé pour servir Dieu, un de ses artifices est de lui mettre devant les yeux un autre état, saint à la vérité, mais éloigné, ou au moins différent du sien, afin que l'amour de la nouveauté la porte au changement, et que, prenant un genre de vie qui lui paraît bon, elle quitte celui où Dieu la veut et qui est le meilleur pour elle.

Il en use de même, à peu près, à l'égard des actions de piété. Afin qu'on abandonne le bien qu'on fait, il excite à des choses plus utiles et plus grandes en apparence. Pour y engager, il représente ces choses fort aisées, et il en donne des désirs ardents ; mais dès qu'il voit qu'on s'y affectionne et qu'on s'y attache tout de bon, il en dégoûte aussitôt par les difficultés qu'il avait cachées auparavant, et qu'il fait paraître alors comme insurmontables.

IV

La raison, qui nous distingue des bêtes, doit servir non seulement de bride à nos passions, mais aussi de règle à nos vertus ; en sorte que dans le bien que nous faisons nous agissions toujours avec mesure, et que notre ferveur ne nous emporte jamais au-delà des bornes de notre état.

V

Les vains honneurs de la terre sont peu de chose pour une âme noble et généreuse. Le seul royaume du ciel est digne d'elle : il nous est permis d'être ambitieux, pourvu que nous portions notre ambition au-dessus des choses humaines et que nous méprisions tout ce qui est périssable.

VI

Le moindre acte de charité, d'humilité, de patience, est préférable aux plus hautes connaissances acquises ou infuses. Un homme simple, plein de l'amour de Dieu et fort intérieur, vaut incomparablement mieux qu'un homme très habile, peu fervent et peu dévot.

VII

Il y a parmi les actes des vertus divers degrés d'excellence : le plus sublime et le plus parfait n'est pas toujours le meilleur pour chaque personne en de certaines circonstances, et si Dieu dans la prière excite une âme à la componction, elle ne doit pas tourner son cœur d'un autre côté, ni se réjouir, par exemple, des perfections infinies de la majesté divine.

VIII

On n'est pas seulement chrétien par la foi et par la charité, on l'est encore par l'espérance, et on n'a occasion de bien exercer cette vertu que dans le manquement de toutes choses. Une parfaite confiance tient lieu de tout.

IX

Il y a de l'illusion à fuir la compagnie des autres pour éviter l'occasion de se mettre en colère ou de s'impatienter : c'est en résistant, et non pas en fuyant, qu'on surmonte ces sortes de vices.

X

Si c'est pour l'amour de Dieu que nous travaillons, nous sommes bien coupables d'être tièdes et paresseux à son service. Ce n'est pas un grand mal que de se négliger en servant les hommes, mais c'est quelque chose d'horrible que de servir Dieu lâchement.

XI

C'est en contemplant les souffrances et la mort du Sauveur que l'âme, enflammée de son amour, prend la résolution de souffrir tout pour lui plaire, et de persister constamment dans la pratique des vertus chrétiennes malgré toutes sortes de traverses.

XII

Ceux qui font de longues prières doivent être fort sur leur garde pour ne pas abuser du commerce qu'ils ont avec Dieu. Il y a des personnes naturellement opiniâtres, qui, à force de prier sans garder les règles de la discrétion, ni sans avoir bien envie de vaincre leur jugement propre, se dessèchent le cerveau, et s'entêtent si fort de leurs pensées, qu'on ne peut leur rien ôter de l'esprit. Il y en a d'autres qui, persuadées que tout ce qu'elles sentent dans l'oraison vient de Dieu, prennent leurs sentiments pour la règle de leur conduite et ne suivent que les mouvements de la nature en pensant suivre les mouvements de la grâce. Les personnes séduites de la sorte tombent souvent en des erreurs très grossières, et leurs chutes discréditent l'oraison parmi les gens du monde qui s'en prennent à l'oraison même, et non pas au mauvais usage qu'on fait d'une si sainte pratique.

XIII

La dévotion ne consiste pas dans les visions, dans les ravissements, dans les goûts spirituels : on ne doit jamais souhaiter ces faveurs, on doit même les fuir et les tenir pour suspectes. Mais quand Dieu les communique, il faut les recevoir avec crainte, et n'en point parler, à moins que l'obéissance ou la charité n'y oblige. Il vaut mieux connaître son néant que d'avoir des révélations et des extases ; et c'est moins de ressusciter les morts que de mortifier ses passions.

XIV

Plus une âme pénitente a de peines intérieures, plus elle doit être exacte et constante dans ses pratiques de pénitence.

XV

Les macérations de la chair avancent peu une âme dans les voies du ciel, si celle n'étouffe en elle-même les mouvements de l'orgueil et de l'amour-propre.

XVI

On doit estimer bien davantage l'esprit de mortification que l'esprit d'oraison ; ou, pour mieux dire, ces deux esprits sont inséparables, et l'un ne peut subsister sans l'autre.

XVII

La mortification du corps est peu de chose si la mortification de l'esprit ne l'accompagne. Le principal soin d'une âme véritablement dévote doit être de rechercher la plus grande abnégation de soi-même. La voie la plus sûre pour parvenir à la perfection est de se vaincre en toutes choses, et de se faire une violence continuelle.

XVIII

La mesure des austérités ne peut pas être égale pour tout le monde, ni même en tout temps pour chaque personne. Si la chair se révolte contre l'esprit dans les tentations extraordinaires, il faut la dompter par des macérations extraordinaires. Mais si elle est en bonne intelligence avec l'esprit, et que nous soyons disposés d'ailleurs à mourir plutôt que d'offenser Dieu, il faut régler nos pénitences en sorte que le corps ne succombe pas.

XIX

Il est assez difficile de se tenir dans de justes bornes au regard des macérations du corps. La ferveur emporte quelquefois trop loin, quelquefois aussi

l'amour-propre séduit tellement que des austérités légères nous paraissent altérer notre santé et intéresser même notre vie. On ne doit pas en croire la chair dès qu'elle se plaint, et il ne faut pas l'épargner pour tout le bruit qu'elle fait ; mais il faut changer de mortifications et en faire d'une autre sorte qui ne soient point toutefois moins rigoureuses jusqu'à ce que la raison ou une lumière spéciale de Dieu nous fasse connaître au vrai ce que nos forces peuvent porter.

XX

Si Dieu vous envoie de grandes croix, c'est signe qu'il veut faire de vous un grand saint ; et si vous voulez acquérir une haute sainteté, priez-le qu'il vous donne beaucoup à souffrir.

XXI

Les prospérités nous doivent causer plus de frayeur que de joie ; et on ne doit jamais tant craindre que lorsque tout va selon nos désirs.

XXII

Si en méditant on tombe dans la sécheresse et dans le dégoût, bien loin de retrancher quelque chose du temps destiné à l'oraison, on doit la faire un peu plus longue pour combattre son ennui, et pour se vaincre soi-même, en attendant dans le silence et avec humilité la visite du Saint-Esprit.

XXIII

On ne saurait trop s'appliquer à discerner les pensées qui viennent de Dieu, d'avec celles qui viennent du malin esprit lorsqu'il se transforme en ange de lumière. Les premières remplissent l'âme de consolations, et lui donnent au-dedans d'elle-même une paix

profonde ; les autres lui causent d'abord un plaisir sensible, mais elles lui laissent à la fin je ne sais quel trouble qui la rend toute inquiète et toute chagrine. Les unes portent constamment au bien qu'elle a résolu d'embrasser après une mûre délibération ; les autres l'en détournent, ou la portent à quelque chose de moins parfait.

XXIV

Il faut s'étudier à découvrir toutes les ruses du démon. Il nous ôte quelquefois la crainte de tomber, pour nous faire tomber plus sûrement. Quelquefois aussi il nous remplit de vaines frayeurs, afin que, perdant courage, nous nous croyions tout à fait vaincus. Le remède à ces deux maux est de nous défier toujours de nous-mêmes et de ne nous abattre jamais.

XXV

Il y a deux temps fort périlleux pour les personnes dévotes, le temps de la consolation et le temps de l'aridité. Dans le temps de la consolation, l'âme peut devenir vaine, en regardant comme le fruit de son travail et la récompense de sa vertu ce qui n'est qu'une faveur du ciel, et une aumône que Dieu fait souvent avec plus de profusion aux plus pauvres et aux plus infirmes. Dans le temps de l'aridité, elle peut se laisser aller au chagrin, à la tristesse, à la défiance, comme si Dieu l'avait abandonnée, parce qu'il se cache à elle. Pour se bien conduire en ces deux états, il faut que l'un serve à soutenir l'autre. Quand nous n'aurons aucun goût spirituel, et que nous serons comme une terre sèche devant Dieu, souvenons-nous des consolations que nous avons eues autrefois sans les avoir méritées. Au contraire, quand nous goûterons toutes les douceurs d'une dévotion sensible, mettons-nous devant les yeux ce que nous étions au temps de la sécheresse et ce

que nous serons dès que Dieu arrêtera le cours des bénédictions célestes.

XXVI

Dans le temps du trouble et de la tristesse, il ne faut prendre nulle résolution contraire à celles qu'on avait prises auparavant, ni rien changer touchant son état de vie, ni faire surtout aucun vœu. Il faut presque en user de même quand nous nous sentons remplis tout à coup, et comme enivrés, de douceurs divines. La prudence veut que nous laissions un peu passer la chaleur de la dévotion, afin qu'étant revenus en quelque façon à nous-mêmes, nous soyons capables de nous engager, plus par une sage considération que par une ferveur indiscreète.

XXVII

Quand le démon entreprend la ruine d'une âme, il considère d'abord en elle l'endroit le plus faible et le plus mal défendu, et il l'attaque toujours par là. Il étudie surtout son penchant et sa passion dominante. S'il lui trouve une grande délicatesse de conscience, il lui fait un péché de ce qui ne l'est pas, et la jette dans mille scrupules. Mais s'il reconnaît qu'elle n'a point la conscience tendre, et qu'elle se soucie peu des péchés véniels, il s'efforce de lui ôter toute sorte de scrupules et la porte autant qu'il peut à regarder sans horreur les péchés mortels.

Afin qu'une âme fasse du progrès dans la vie spirituelle, il est nécessaire qu'elle s'oppose directement aux desseins de l'ennemi, c'est-à-dire que s'il tâche d'élargir sa conscience, elle la resserre elle-même ; et qu'au contraire, s'il veut la resserrer trop, elle l'élargisse tant soit peu.



III

MAXIMES POUR LA CONDUITE DES PERSONNES RELIGIEUSES

I

Une âme religieuse doit mourir à tout ce qui n'est point Dieu, et avoir toujours devant les yeux Jésus-Christ crucifié comme son modèle.

Elle doit regarder Dieu dans ses supérieurs, pour exécuter leurs ordres, et pour honorer leur dignité. Elle doit aussi se persuader que l'obéissance est un guide qui n'égaré point, et un oracle qui ne peut tromper.

II

Dans toutes les choses où il n'y a point de péché, il faut suivre le jugement de ses supérieurs, et non pas le sien. On doit être entre leurs mains comme une cire molle qui prend la forme qu'on veut. On doit se regarder comme un corps mort qui n'a de lui-même aucun mouvement.

III

Il y a trois degrés d'obéissance. Le premier consiste à faire ce qu'on nous commande. Le second est non seulement d'exécuter les ordres du supérieur, mais de conformer notre volonté à la sienne. Le troisième, de juger que ce qu'on nous ordonne est le plus raisonnable et le meilleur, par la raison seule que le supérieur le juge ainsi. Pour parvenir à ce degré si élevé, qui se nomme l'obéissance de l'entendement, nous ne devons

point prendre garde si celui qui nous gouverne est sage ou imprudent, saint ou imparfait ; mais considérer en lui uniquement la personne de Jésus-Christ, qui lui a mis son autorité entre les mains pour nous conduire, et qui, étant la sagesse même, ne permettra pas que son ministre nous trompe.

IV

Il faut découvrir à son supérieur le fonds de son âme pour en être bien gouverné ; et on ne doit craindre rien tant que de se conduire soi-même. Il faut pour cela se délier de l'amour propre, d'autant plus aveugle qu'il pense être plus éclairé.

V

La discipline régulière se perd bientôt dans une communauté, si on ne l'y maintient avec un peu de vigueur. Ce qui ne paraît rien en soi-même peut être la source des plus grands désordres ; et les petites fautes publiques sont du moins de mauvais exemples qui portent au relâchement.

VI

Il y a souvent moins de danger à violer les grandes règles qu'à négliger les petites, par la raison que le mal qu'apporte l'infraction des premières est évident et sensible ; au lieu que le mal qui vient du mépris des secondes ne se voit et ne se sent d'ordinaire que quand il est incurable.

VII

Ce n'est pas assez de nous aimer comme frères ; chacun doit aimer son frère comme un autre lui-même. Il ne sied jamais bien de disputer de paroles avec ces entêtements opiniâtres qui refroidissent la

charité, s'ils ne l'éteignent ; et quand nous sommes de divers avis, l'amour de la vérité doit régler nos contestations, et non pas le vain désir d'avoir l'avantage.

VIII

Il faut se tenir ferme dans sa vocation, et être incessamment sur ses gardes contre les ruses du malin esprit, qui porte les solitaires aux emplois de la vie commune, et les hommes apostoliques au repos de la solitude.

IX

Il n'appartient pas à ceux qui tiennent les premières places de descendre dans tous les petits détails : on rend les gens fidèles en les croyant fidèles ; et il vaut mieux être trompé en de certaines occasions que de paraître avoir de la défiance. Les premiers supérieurs doivent ressembler au premier mobile, qui par un mouvement toujours égal remue les autres globes célestes. Il faut qu'ils sachent tout, qu'ils ordonnent tout, mais ils doivent bien se garder de vouloir faire tout eux-mêmes.

X

Dans le gouvernement, la pratique ne peut pas toujours répondre à la spéculation ; et il faut quelquefois ajuster les choses non pas de la manière qu'elles seraient le mieux, mais de la manière quelles peuvent être.

XI

Il arrive souvent que les moins sages selon le monde conduisent mieux les affaires de Dieu, parce qu'ils prennent conseil de lui, et qu'ils en reçoivent des lumières que la prudence humaine ne donne pas.

Néanmoins, à parler en général, la sainteté seule ne suffit pas pour bien gouverner les autres : un bon supérieur doit être tout ensemble un homme de grande vertu et de grand sens.

XII

Si ceux qui cherchent premièrement le Royaume de Dieu ont le reste ensuite, selon la parole de Jésus-Christ, comment pourrait-il manquer quelque chose à ceux qui ne cherchent et qui ne prétendent uniquement en ce monde que le Royaume de Dieu ?



IV MAXIMES POUR LA CONDUITE DES OUVRIERS ÉVANGÉLIQUES

I

Comme rien ne contribue davantage à notre propre sanctification que de nous dévouer tout entiers au salut des âmes, rien aussi ne nous rend plus propres à sauver les âmes, que de nous sanctifier nous-mêmes.

II

À la vérité on ne doit pas commettre la moindre faute de propos délibéré pour quoi que ce soit ; mais on ne doit pas renoncer aux emplois de la charité par la crainte des fautes légères dont la faiblesse humaine ne se peut défendre. Il n'y a rien de plus généreux ni de plus divin que de sacrifier son repos et tous ses intérêts au salut des âmes.

III

Dans le commerce du monde, il faut avoir la circonspection de ceux qui secourent des gens qui se noient, et prendre bien garde de se perdre en tâchant de sauver les autres.

IV

L'autorité nécessaire aux ministres de la parole de Dieu s'acquiert bien plus par les exercices de l'humilité chrétienne que par le commerce de la Cour, et par le crédit qu'on peut avoir auprès des Grands.

V

Il doit peu importer aux hommes apostoliques qu'on les prenne pour des ignorants, ni même qu'on les croie des scélérats ; mais que la doctrine qu'ils prêchent passe pour fausse dans l'esprit des peuples, et qu'on regarde la voie par laquelle ils conduisent les âmes comme le chemin de perdition, c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir sans trahir leur ministère, parce que cette doctrine est celle de Jésus-Christ, et que cette voie est le chemin du salut.

VI

Quelque grandes choses qu'il plaise à Dieu d'opérer par notre ministère, ne nous croyons pas de grands hommes, et ne nous attribuons pas la gloire de l'action, l'instrument étant de lui-même quelquefois peu propre à ce qui se fait par lui, et tirant toute sa vertu du bras qui le met en œuvre.

VII

Les moyens qui rendent l'instrument souple et propre à être manié de la main de Dieu, comme sont l'humilité, le mépris du monde, la pureté d'intention, valent beaucoup mieux que les moyens qui rendent l'instrument capable d'agir de lui-même, comme sont l'esprit, le savoir et l'éloquence. Un homme d'un savoir médiocre et d'une grande vertu est un meilleur ouvrier qu'un homme fort docte, mais d'une vertu commune.

VIII

Pour réussir dans les entreprises qui regardent la gloire de Dieu, il faut se défendre également des vaines craintes que la pusillanimité inspire, et des vaines espérances que donne la présomption : on ne doit rien

craindre avec le secours du ciel ; mais on ne doit rien espérer de ses propres forces.

IX

En travaillant pour Dieu on doit se régler sur ces principes, que la puissance divine n'est pas assujettie au cours ordinaire des choses humaines, et que ce serait faire tort au maître de la nature, quand il s'agit de sa gloire, de n'attendre de lui que ce que notre industrie et nos forces nous promettent.

X

La contradiction est le caractère des œuvres de Dieu ; mais ni le monde, ni l'enfer ne peuvent rien contre les ordres de la sagesse éternelle. Jésus-Christ nous a promis qu'il nous serait favorable. Que ne doit-on pas espérer sur sa parole ? et que peut-on craindre avec son secours ?

XI

Dans les emplois extérieurs qui regardent le prochain, il faut tâcher de ne perdre point Dieu de vue. L'exercice de la présence de Dieu nous fera toujours marcher devant lui, et nous le fera même trouver partout.

XII

Le meilleur moyen pour gagner les âmes à Dieu est de s'accommoder à l'état, à l'humeur, et à toutes les dispositions présentes de chaque personne. Les esprits les plus intractables ne peuvent se défendre d'un homme vraiment apostolique qui se transforme tout en eux.

XIII

Les ouvriers évangéliques viennent mieux à bout de leurs desseins en cédant qu'en résistant ; et un petit bien obscur fait avec édification glorifie plus Dieu que mille bonnes œuvres d'éclat qui seraient des sujets de murmure et de scandale.

XIV

Il faut quelquefois quitter Dieu pour Dieu, en renonçant aux douceurs de l'oraison pour travailler à la conversion du prochain : c'est gagner au lieu de perdre ; car, outre le mérite de la conquête d'une âme, quand nous retournons à l'oraison, Dieu se communique à nous plus abondamment que si, sans avoir égard qu'à nous-mêmes, nous étions demeurés dans la retraite de peur de nous relâcher ou de nous distraire.

XV

Comptons pour peu de chose, et même pour rien, l'esprit, l'éloquence, le savoir, en comparaison de la vertu : ces qualités naturelles nuisent plus qu'elles ne servent dans le ministère évangélique, si l'esprit intérieur ne les met en œuvre.

XVI

Dans les affaires qu'on traite avec le prochain, il faut parler peu, écouter beaucoup ; et encore le peu qu'on dit, faut-il le dire comme si tout le monde le devait savoir, quoi qu'on ne le confie qu'à une seule personne.

XVII

Quand on est destiné du ciel à instruire les ignorants et à combattre les hérétiques, on ne doit pas être toujours au pied des autels, et il faut quelquefois laisser

la prière pour l'étude ; il faut modérer ses jeûnes, et se nourrir raisonnablement pour entretenir ses forces. Comme on a reçu de Dieu le corps aussi bien que l'âme, on doit rendre compte à Dieu également de l'un et de l'autre.

XVIII

La sécheresse est bien différente de la tiédeur dans la pratique des vertus. La perte qu'on fait des goûts spirituels en étudiant purement pour Dieu vaut mieux que toutes les délices de la dévotion sensible.

XIX

On doit chercher dans les hôpitaux, dans les galères et dans les prisons de quoi exercer son zèle, mais on ne doit pas fuir les palais des Princes ; et quand on est engagé par son institut à sanctifier toutes les conditions du monde, on serait coupable d'abandonner celles qui sont les plus éloignées du Royaume de Dieu.

XX

C'est procurer le salut des peuples, que d'élever dans la crainte de Dieu les enfants des Rois ; et quand l'ordre du ciel retient à la Cour les hommes apostoliques, elle vaut mieux pour eux que l'Éthiopie et le Brésil.

XXI

L'humilité des hommes apostoliques est plus généreuse qu'on ne pense : certains ministères honorables ne sont pas incompatibles avec une vocation qui oblige d'annoncer les vérités de l'Évangile aux Grands de la terre. Nous ne devons ni mépriser les fonctions les plus basses, ni craindre les plus sublimes, pourvu que la

Providence nous les présente sans que nous les ayons recherchées.

XXII

Il ne faut pas abandonner ce qu'on fait pour la gloire de Dieu sous prétexte de vouloir faire davantage. Une petite occupation assurée et durable vaut mieux qu'un grand emploi mal fondé et incertain. L'espérance de l'avenir ne doit pas faire perdre le fruit du présent.

XXIII

Qui veut faire de grandes choses pour Dieu, doit bien se garder d'être trop sage. Les Apôtres n'eussent jamais entrepris la conversion du monde, s'ils eussent consulté les lumières de la prudence humaine.

XXIV

Dans les entreprises difficiles, il faut s'abandonner à Dieu avec une parfaite confiance, comme si le succès de l'affaire devait venir d'en-haut par une espèce de miracle ; et il faut néanmoins mettre tout en œuvre pour la faire réussir, comme si le succès dépendait entièrement de notre industrie.

XXV

Il faut que les hommes apostoliques fassent pour sauver les âmes ce que fait le Démon pour les perdre ; c'est à dire, qu'ils étudient en général les mouvements du cœur humain, et en particulier le penchant de chaque personne.

XXVI

Les ouvriers évangéliques ne doivent point s'inquiéter quand ils ne réussissent pas dans leur minis-

tère. Il faut qu'ils imitent les Anges gardiens, qui veillent sans cesse au salut des âmes que Dieu leur a confiées ; mais qui ne perdent rien de leur tranquillité et de leur bonheur, quand leurs soins sont inutiles.

XXVII

On doit fuir la familiarité de toutes les femmes, même de celles qui sont dévotes. Le commerce le plus innocent qu'on ait avec elles est dangereux : il fait toujours tort à la réputation, quand il ne blesserait pas la conscience ; et si l'on n'est pas brûlé du feu, on est noirci de la fumée.

XXVIII

Ne nous tenons jamais mieux payés de ce que nous avons fait pour le prochain que quand nous en recevons des affronts et des outrages, la seule récompense dont le monde a payé les travaux de Jésus-Christ.

XXIX

Un sage Directeur doit traiter ses pénitents selon leurs dispositions et leurs besoins. Qu'il ne donne ni trop de crainte à une âme pusillanime, ni trop de confiance à une âme présomptueuse ; qu'il ne porte pas aussi d'abord à la plus haute perfection un pécheur qui n'est pas encore détaché du vice.

XXX

C'est une conduite très périlleuse que celle des Directeurs qui veulent réduire tout le monde à leur manière d'oraison, et à leur genre de vie. Les dons du ciel sont différents, et tous les fidèles ne vont pas à Dieu par la même voie.

XXXI

Dans les prédications, il faut représenter la beauté et les récompenses de la vertu, la laideur et les châti-ments du vice ; mais cela se doit faire d'une manière conforme à la simplicité de l'Évangile, et sans les vains ornements de l'éloquence.

XXXII

On ne peut assez garder de mesures en parlant de la prédestination et de la grâce ; et les prédicateurs doi-vent si bien se ménager quand ils traitent ces mystères, qu'ils ne semblent pas détruire les forces du libre arbitre et le mérite des bonnes œuvres en exaltant la prédestination et la grâce ; ni aussi faire tort à la pré-destination et à la grâce en faisant valoir le libre arbitre. Souvent, à force de relever l'excellence de la foi, sans nulle distinction ou sans nul éclaircissement, on donne sujet au peuple de négliger la pratique des vertus.

XXXIII

Quoi qu'il soit d'un parfait chrétien de servir la Majesté divine par le principe du pur amour, il ne faut pas laisser de recommander la crainte de Dieu, non seulement celle qu'on appelle filiale, et qui est très sainte, mais encore celle qu'on nomme servile, parce qu'elle peut aider le pécheur à sortir promptement de son péché, et qu'elle dispose à cette autre crainte qui unit l'âme avec Dieu.

XXXIV

Si nous tombons en quelque faute qui éclate au-dehors, et qui semble nous déshonorer, bien loin de perdre courage, rendons grâces à Dieu de ce qu'ayant permis notre faute, il a fait connaître la faiblesse de

notre vertu, et détrompé le monde qui nous estimait plus que nous ne valions. Surtout, n'oublions jamais notre chute, pour être humbles, et marcher plus droit.

XXXV

Quelque grande que soit l'autorité de nos ennemis, elle ne doit point nous faire peur quand nous n'avons rien à nous reprocher. Ils peuvent combattre la vérité, mais ils ne sauraient la vaincre. Elle se défend elle-même, et quand nous l'avons pour nous, il n'est pas nécessaire de nous défendre : le silence en ces occasions vaut quelquefois mieux qu'une apologie.

XXXVI

Ceux qui ont le naturel rude et les passions fort vives ne doivent pas se décourager, ni quitter tout, comme s'ils n'étaient bons à rien ; mais ils doivent prendre cœur pour se vaincre. Une seule des victoires qu'ils remportent sur eux-mêmes est préférable à une infinité de bonnes œuvres que les autres font sans peine, en suivant leur humeur douce et facile. Il arrive même d'ordinaire que les esprits violents sont plus propres aux grandes choses dans le service de Dieu, quand ils tournent leur impétuosité naturelle du côté de la vertu car ces sortes de naturels ne se contentent pas des choses communes, se raidissent contre les difficiles, et ne se relâchent jamais.



V

SENTENCES ET PAROLES REMARQUABLES

— Celui-là perd son temps et sa peine, qui, voulant réformer les mœurs des autres, ne commence pas par réformer les siennes.

— Que chacun tienne pour certain qu'il n'avancera dans les choses spirituelles qu'en proportion qu'il aura renoncé à l'amour de lui-même et à l'attache de toutes ses aises.

— Il faut s'appliquer encore davantage à dompter l'homme intérieur que l'homme extérieur, et à retenir les mouvements de l'âme qu'à briser les os du corps.

— Si la vérité n'est pas la compagne de la charité et de l'humanité, il n'y a ni humanité ni charité, mais tromperie et vanité.

— Plus on s'attache à Dieu et plus on est généreux envers sa majesté, plus on ressent les effets de sa libéralité.

— Quitter Dieu pour Dieu n'est jamais une perte, c'est au contraire un grand profit dans un profit spirituel.

— Il y a souvent plus de danger à faire peu de cas des petits péchés que des grands.

— S'abstenir des procès n'est pas seulement une chose louable et nécessaire à la paix chrétienne, c'est encore une chose fructueuse.

— Ne vous fiez point à une trop longue prospérité, car on a plus à craindre à mesure que tout réussit au gré de nos désirs.

— Si vous voulez savoir ce que Dieu veut de vous, commencez d'abord par vous dépouiller de votre propre affection et de votre penchant à la vertu contraire.

— La prudence ne doit pas être chez celui qui obéit, mais chez celui qui commande.

— La prudence avec une médiocre sainteté l'emporte sur une grande sainteté avec une médiocre prudence.

— Ce que vous dites en secret, dites-le de la même manière que vous le diriez devant une grande assemblée.

— L'expérience m'a enseigné que ceux qui s'adonnent à une contemplation outre mesure souffrent davantage des suggestions du démon et deviennent intraitables.

— L'ennemi de notre salut n'est jamais plus fort contre nous que lorsqu'il attaque secrètement et en se cachant.

— Celui qui veut faire de grandes choses dans le service de Dieu, doit avant tout prendre garde d'être sage sans excès.

— Les ouvriers qui travaillent à la vigne du Seigneur ne doivent toucher à la terre qu'avec un pied, l'autre doit être levé et prêt à partir.

— Celui qui, méprisant le monde, l'a quitté, doit être comme une statue qui ne se plaint pas plus qu'on la revête d'une vieille casaque ou qu'on la dépouille de la pourpre qui l'ornait auparavant.

— Tout le miel qu'on peut recueillir sur les fleurs de ce monde n'a aucune douceur auprès du fiel et du vinaigre de Jésus-Christ.

— C'est notre paresse dans les choses spirituelles qui fait que nous sommes souvent privés, avec raison, des consolations divines.

— Aucun bois n'est plus propre à entretenir le feu de l'amour divin que le bois de la croix.

— Il n'est point de tempête plus à craindre que la tranquillité, ni d'ennemi plus redoutable que de n'en avoir aucun.

— Celui qui craint beaucoup les hommes ne fera jamais rien de grand pour Dieu.

— Dieu veille soigneusement sur celui qui s'oublie lui-même et tous ses intérêts pour lui obéir fidèlement.

— Aimez les hommes même les plus pervers. Aimez ce qui reste encore en eux de foi en Jésus-Christ, et s'ils en sont privés, aimez les vertus dont ils sont dénués. Aimez l'image sacrée qu'ils portent en eux. Aimez enfin le sang de Jésus-Christ dont vous croyez qu'ils ont été rachetés.

— Dieu est un banquier clairvoyant et habile. Il estime plus dans les œuvres l'amour que les paroles.

— Ce n'est pas par l'air de la physionomie, par les gestes et la facilité de caractère ou par l'amour de la solitude qu'il faut juger de l'avancement dans la perfection, mais bien par la violence que chacun se fait.

— On chasse une habitude par une autre habitude, comme un clou par un autre clou.

— La vertu et la sainteté peuvent tout ou du moins beaucoup, non seulement auprès de Dieu, mais encore auprès des hommes.

— Rien n'est difficile à celui qui veut bien, surtout quand les choses ne demandent que de l'amour.

— Puisque l'objet de notre amour est infini, il nous faut toujours avancer et nous perfectionner toujours.

— Il faut régler de telle sorte son homme intérieur, que l'homme extérieur en paraisse lui-même bien réglé.

— Ne vous découragez point lorsque vous vous apercevez que vous avez erré ; les erreurs elles-mêmes servent à notre amendement.

— Il ne faut point renvoyer la mortification du corps et des passions au temps de la vieillesse, car, outre que ce temps est incertain, il ne permet pas une grande sévérité.

— Si la règle et la modération manquent dans nos actions, le bien dégénère en mal et la vertu en vice.

— Il faut se repentir de telle sorte que la contrition soit dans le cœur, la confession dans la bouche et la satisfaction dans les œuvres.



TABLE

Biographie	4
Avant-propos	11
I. Maximes pour la conduite des chrétiens en général	12
II. Maximes pour la conduite des personnes qui font profession de piété	18
III. Maximes pour la conduite des personnes religieuses	26
IV. Maximes pour la conduite des ouvriers évangéliques	30
V. Sentences et paroles remarquables	39



MAXIMES ET SENTENCES

« Comme le Bienheureux Fondateur de la Compagnie de Jésus a eu en partage le don de sagesse, et que Dieu, qui en voulait faire un grand maître de la vie spirituelle, lui a révélé lui-même les secrets du ciel, ses *Maximes* sont des règles sûres pour se bien conduire dans le chemin du salut et dans les voies de la perfection. Elles n'ont en effet rien que de solide, que de raisonnable ; et pour peu que chacun veuille les examiner, il jugera qu'elles viennent de l'esprit de Dieu, et qu'elles sont le fruit d'une expérience consommée en ce qui regarde la vie intérieure. »
(Extrait de l'avant-propos.)



PDF GRATUIT

Reconquista Press
www.reconquistapress.com

